

LE TRAVAIL DE PSYCHISATION DU CORPS

Claude Smadja
Septembre 2010

Il existe un mode habituel de pensée, chez les humains, qui les conduit à considérer en même temps que le corps et l'esprit composent une totalité indissociable pour chaque individu et que, néanmoins, le corps et l'esprit occupent deux domaines relativement indépendants et autonomes et contractant ensemble des liens permanents, variés et d'influence réciproque. Ce mode de pensée repose sur un leurre, celui qu'impose une vision à court terme. Car lorsqu'on envisage le corps et l'esprit comme deux catégories différentes de l'expérience subjective, on fait comme si on concevait leur état actuel comme étant établi depuis le début de l'évolution humaine. Si l'on dépasse l'immédiateté de la perception et les conceptions théoriques qui en découlent pour les relations réciproques du corps et de l'esprit, on est conduit à considérer l'état actuel de la totalité psychosomatique comme la résultante d'une longue évolution du somatique au psychique et, ainsi, à privilégier, tant sur le plan clinique que sur le plan théorique, une perspective transformationnelle des processus vivants. La question du passage du corporel au psychique devient alors celle de la transformation d'une qualité corporelle dans une qualité psychique. Mais alors, à quelle entité corporelle peut-on rattacher cette qualité dynamique et dans quelles formes psychiques se transforme-elle ?

Le point de vue psychanalytique, et dans son prolongement, celui de la psychosomatique, est historiquement comme habituellement un point de vue qui part de la pathologie pour tenter secondairement et théoriquement de construire l'itinéraire des processus somatiques jusqu'à leur advenue psychique. A cet égard, les analyses métapsychologiques de Freud à partir des symptômes conversionnels de l'hystérie, celles de médecine psychosomatique d'Alexander à partir des symptômes fonctionnels de la névrose d'organe, celles enfin psychosomatiques de Marty à partir des maladies somatiques issues des désorganisations progressives, toutes ces analyses révèlent une étonnante convergence dans la conception des rapports entre les processus corporels et les processus psychiques. Le point de rassemblement conceptuel de toutes ces observations est le lien qu'elles mettent régulièrement en évidence entre la vie affective et les symptômes du corps. Ce constat clinique fait de l'affect l'opérateur de la transformation du corporel en psychique. L'affect devient le messager du corps dans son advenue psychique. Il en est son représentant. Mais alors, c'est ici que commence le travail d'élucidation psychanalytique des processus psychosomatiques qui sous-tendent cette transformation qualitative et dynamique du corporel en psychique. En réalité, ce que le psychanalyste observe à partir de sa méthodologie clinique, c'est la transformation inverse de l'affectif en somatique chez ses malades. Dès 1952, dans un texte sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, « les difficultés narcissiques de l'observateur devant le problème psychosomatique ». Pierre Marty reconnaissait déjà l'énigme conceptuelle que représentait ce passage : « cet endroit précis de la transformation de l'affectif en somatique, reste pour nous une inconnue et demeure toujours une inconnue dans l'étude psychosomatique ».

Freud a inauguré le recueil des observations psychosomatiques dans la perspective psychanalytique. Deux d'entre elles ont une portée profonde pour la connaissance de la métapsychologie

psychosomatique. En 1920, dans « Au-delà du principe de plaisir », Freud fait une découverte clinique au sujet de la névrose traumatique qui reste un temps énigmatique. « Le fait que j'ai mentionné, à savoir que si le traumatisme provoque en même temps une lésion patente, les chances d'apparition d'une névrose sont diminuées, ce fait cesse d'être incompréhensible pour peu qu'on ait à l'esprit deux corrélations mises en valeur par la recherche psychanalytique. Premièrement, l'ébranlement mécanique doit être reconnu comme l'une des sources d'excitation sexuelle - il s'agit ici de l'établissement de la notion de coexcitation sexuelle résultant de son étude sur les trois essais sur la théorie sexuelle - ; deuxièmement, une maladie douloureuse et fébrile exerce, tant qu'elle dure, une puissante influence sur la répartition de la libido. Ainsi donc, la violence mécanique du traumatisme libérerait le quantum d'excitation sexuelle qui a un effet traumatique en raison du manque de préparation par l'angoisse ; mais s'il survient en même temps une lésion physique, celle-ci, en exigeant un surinvestissement narcissique de l'organe atteint, lierait l'excitation en excès – il s'agit ici de l'établissement de la notion de régression narcissique dans son étude sur « pour introduire le narcissisme » - . On sait aussi, bien que la théorie de la libido n'en ait pas tenu suffisamment compte, que des perturbations aussi importantes dans la répartition de la libido que celles qui accompagnent la mélancolie sont temporairement supprimées par une affection organique intercurrente ; et même une démence précoce arrivée à sa période d'état peut passagèrement rétrograder dans les mêmes conditions ». Cette observation freudienne montre que la symptomatologie psychique et la symptomatologie somatique dépendent toutes deux d'une énergétique commune, celle de la pulsion sexuelle. Pour la première fois est précisé ce qui se cache en arrière plan des modifications psychosomatiques. Pour la première fois aussi, ces mêmes modifications sont situées dans un cadre à la fois dynamique et économique. Mais il y a plus intéressant encore : cette observation freudienne montre un rapport inversé entre l'expression de ces deux symptomatologies, l'une psychique et l'autre somatique ; quand l'une s'exprime, l'autre reste silencieuse et vice et versa.

En 1924, dans son essai sur « le problème économique du masochisme » Freud fait une étrange découverte à propos de la culpabilité névrotique. Il observe tout simplement que l'expression de cette culpabilité s'efface et, avec elle, tout son cortège de symptômes névrotiques dans certaines conditions parmi lesquelles un événement somatique grave. « Il est également instructif d'apprendre que, contre toute théorie et contre toute attente, une névrose qui a défié tous les efforts thérapeutiques peut disparaître quand la personne est tombée dans la détresse d'un mariage malheureux, a perdu sa fortune ou a contracté une redoutable maladie organique. Une forme de souffrance a été relayée par une autre et nous voyons qu'il ne s'agissait que de pouvoir maintenir une certaine quantité de souffrance ». Ici encore, on retrouve chez Freud la même préoccupation théorique du maintien d'une quantité constante en arrière plan des transformations psychosomatiques dans l'expression de l'état de souffrance. Cette quantité concerne, ici, le montant de satisfaction masochiste. Toutefois, lorsque l'on passe d'une expression psychique à une expression somatique de la souffrance, la qualité de celle-ci change radicalement ; la souffrance névrotique repose sur l'expression d'un affect de culpabilité tandis que la souffrance somatique repose, non sur un affect, mais sur une constellation organique d'où résulte un état de douleur.

Les observations psychosomatiques de Marty s'inscrivent dans une perspective clinique originale, celle des mouvements évolutifs et contre-évolutifs individuels. Marty a décrit avec beaucoup de précision la dégradation des valeurs affectives au cours des mouvements de désorganisation mentale et l'émergence, dans le même temps, de troubles plus ou moins graves de fonctions organiques. Dans « l'ordre psychosomatique » (1980), Marty rappelle que « des angoisses diffuses précèdent souvent la

dépression essentielle la stabilisation relative de la vie opératoire, avec l'état dépressif essentiel qui persiste, voit disparaître ces angoisses, comme si l'appareil d'angoisse se trouvait lui-même épuisé. Ces cas révèlent une chute du niveau homéostatique : les équilibres physiologiques élémentaires doivent être alors médicalement surveillés ». On voit ici comment la désorganisation psychique opère comme un courant d'effacement des affects aboutissant au silence de la vie psychique tandis que dans le même temps se manifeste plus ou moins bruyamment l'atteinte d'une fonction somatique. J'ai décrit il y a quelques années l'expérience subjective vécue par un grand nombre de malades et que je qualifiais de paradoxe psychosomatique. Il s'agit d'une expérience d'apparent bien-être qui se développe temporairement en relation directe avec l'apparition d'une maladie somatique chez des sujets dont la vie affective était jusque là et depuis un temps plus ou moins long dominé par un état de mal-être ou de malaise diffus.

Toutes ces observations psychanalytiques confirment l'existence d'un rapport régulier entre la vie affective d'un malade et sa symptomatologie somatique. Mais ces observations vont plus loin dans la caractérisation de la nature des rapports entre vie affective et symptômes somatiques. Elles démontrent non seulement l'existence d'un dynamisme et d'une économie pulsionnelle communs aux processus somatiques et aux processus psychiques mais surtout elles révèlent une structure psychosomatique spécifique au sein de laquelle les expressions psychique et somatique sont inversées, la disparition de l'une s'accompagnant presque automatiquement de l'apparition de l'autre. Nous retrouvons dans l'aphorisme de Leriche une confirmation de cette structure d'inversion psychosomatique : « la santé, c'est le silence dans la vie des organes ». Ce silence du corps qui définit ici et pour Leriche la santé, résulte en fait d'un système complexe d'informations et de régulations au sein de l'ensemble de l'organisme et ce sont ces conditions biologiques qui permettent que se déploie dans la vie psychique une vie affective riche et diversifiée.

La représentation des rapports entre le somatique et le psychique, s'est, de tout temps heurtée à une difficulté foncière de l'exercice de la pensée. Car ce qui est énoncé et défini comme psychosomatique comporte toujours deux séries de données, les unes somatiques et les autres psychiques. La difficulté consiste à penser le rassemblement sémiologique en une unité de ce qui est immédiatement donné à voir comme séparé. D'où l'attachement habituel, à travers les siècles, chez l'ensemble des observateurs du fait psychosomatique, à des formes de pensée dualistes. Or, il existe une contradiction entre l'expérience subjective du malade éprouvant intimement l'unité de son mal dans son être organique et l'irréductible mode de pensée dualiste qui sépare, en un regard, chez l'observateur, les deux topiques du corps et de l'esprit. La difficulté foncière de l'exercice de la pensée face au fait psychosomatique tient à la complexité même des processus qui sous-tendent l'existence du fait psychosomatique. C'est ce que Marty a reconnu très tôt au début de ses recherches et qu'il a développé dans une étude en 1952, « Les difficultés narcissiques de l'observateur devant le problème psychosomatique ». Selon lui, la pensée humaine a du mal à concevoir ce qu'elle ne peut fonder sur le regard ou sur une représentation spatiale. Or, plus un phénomène est complexe et plus il est difficilement représentable dans sa définition spatiale. D'où la difficulté de le concevoir. Pour Marty, la difficulté qui lie l'exercice de la pensée à la représentation de la complexité, dans un quelconque domaine du réel, réside dans les fondements du narcissisme. Là où les premières formes du moi unifié adviennent face à son image spéculaire. De là, nous pouvons concevoir que l'observateur est atteint dans son sentiment de complétude narcissique lorsqu'il ne peut se représenter une réalité dans un cadre spatial. Il sera alors naturellement tenté, dans l'exercice de sa pensée, de réduire le niveau de la

complexité observée pour parvenir à une représentation qu'il pourra inscrire dans des coordonnées spatiales. Ce mouvement de réduction de la complexité, dans l'ordre de la pensée, conduit à un gain narcissique pour l'observateur, la restitution d'un sentiment de complétude narcissique. La conception moniste du fait psychosomatique, rassemblant en une unité toute la complexité des rapports psychosomatiques dans le temps comme dans l'espace se désorganise alors, sous l'effet de la contrainte narcissique, en une conception dualiste qui sépare ce qui était uni pour mieux visualiser et schématiser le fait psychosomatique. De là, nous comprenons que la réduction d'une conception moniste vers une conception dualiste du fait psychosomatique apparaît comme la résultante d'un mouvement de désorganisation de la pensée face à la complexité du réel. Cette figure de la déformation, dans le champ de la pensée, est à rapprocher de ce que Freud avait observé dans le champ de la névrose. Dans un texte de 1924, « Névrose et Psychose », il observe que le moi peut consentir à se déformer, à se fragmenter, à se cliver, dans le but de conserver son unité. Nous retrouvons là la contrainte narcissique en arrière plan de l'exercice de la pensée qui cherche à conserver son unité, c'est-à-dire sa complétude mise à mal, chaque fois, devant la complexité du réel et sa représentation.

Un détour par la neurobiologie des émotions

Les observations psychosomatiques ont établi que la vie affective était intimement corrélée aux événements du corps. Elles ont également révélé l'extrême complexité de leurs liens et la difficulté de les penser. Avant d'aborder l'étude métapsychologique des processus de transformation des événements corporels en événements psychiques, ce que nous pouvons appeler le travail de psychisation du corps, faisons un détour par une autre région du savoir, celle de la neurobiologie des émotions.

Les recherches contemporaines sur les émotions nous intéressent dans la mesure où elles les conçoivent selon une double perspective, de complexité et d'unité psychosomatique. Pour Antonio Damasio, l'émotion est le premier terme d'un processus complexe et inscrit historiquement dans l'évolution de l'espèce, qui se déploie jusque dans le fonctionnement cérébral puis mental sous une forme qui est celle du sentiment. C'est cette représentation d'un continuum de l'émotion, expression corporelle, au sentiment, expression psychique, que nous retenons comme témoin d'un travail de transformation du corporel au psychique. Damasio définit les émotions comme « des ensembles compliqués de réponses chimiques et neuronales qui forment une configuration ; toutes les émotions ont telle ou telle sorte de rôle régulateur à jouer, contribuant d'une manière ou d'une autre à la création de circonstances avantageuses pour l'organisme qui manifeste le phénomène ; les émotions ont trait à la vie d'un organisme, à son corps pour être précis, et leur rôle est d'aider l'organisme à se maintenir en vie ». Ce qui est mis en valeur ici, c'est une fonction majeure de l'émotion dans la vie de l'individu : celle d'assurer la constance du milieu interne ou homéostasie. Pour parvenir à cet objectif, l'émotion devient à la fois un signal ou un témoin de tout déséquilibre du milieu interne et en même temps un agent de la régulation en vue du retour à l'équilibre homéostatique. On comprend alors que les affects ou sentiments assurent le même rôle régulateur pour la vie de l'organisme, à un niveau de complexité plus élevé car ils répondent non seulement à des modifications du milieu interne mais aussi aux variations permanentes du milieu externe, le monde des objets. Mais la conception de Damasio invite à définir le sentiment, non seulement comme le prolongement évolutif de l'émotion à son niveau psychique, mais aussi comme l'héritier, dans sa constitution même, de toutes les traces des expériences vécues par le

corps. « Toutes les émotions utilisent le corps comme leur théâtre (milieu interne, système viscéral, systèmes vestibulaire et musculo-squelettique), mais les émotions affectent aussi le mode de fonctionnement de nombreux circuits cérébraux : la variété des réponses émotionnelles est responsable de profonds changements dans le paysage corporel comme dans le paysage cérébral. L'ensemble de ces changements sert de substrat aux configurations neuronales qui finissent par devenir des sentiments d'émotion ».

A partir de Freud et de Green

Laissons les constructions de pensées des neurobiologistes et abordons maintenant l'étude métapsychologique du passage du corporel au psychique.

Pour Freud, le clivage entre le corps et l'esprit est quelque chose d'inconcevable. La coupure qu'impose le dualisme entre le corporel et le psychique n'appartient pas à son mode de pensée. Au fondement de son travail de pensée figure une entité qui traverse l'ensemble des fonctions de l'organisme, corporelles comme psychiques, selon une trajectoire qui repose sur une série de différenciations évolutives de complexité toujours croissante. Cette entité qui fonde le monisme psychosomatique fondamental de Freud est la pulsion.

Or, très tôt, au commencement de ses recherches sur les névroses, Freud a établi une filiation évolutive entre l'excitation sexuelle somatique et l'affect dans son expression psychique. Dans une lettre du 21 mai 1894 à Fliess, il confie « qu'il me reste encore une centaine de lacunes, grandes et petites, dans l'affaire des névroses mais je suis proche d'une vue d'ensemble et de points de vue généraux. Je connais trois mécanismes, celui de la transformation d'affect (conversion, hystérie), celui du déplacement d'affect (représentation de contraintes), et celui de la permutation d'affect (névrose d'angoisse et mélancolie). Chaque fois, ce doit être de l'excitation sexuelle qui connaît de telles transpositions ». Et plus loin il précise que « affect sexuel doit être pris bien sûr au sens le plus large d'excitation ayant une quantité fixe ». Ainsi l'affect va très tôt, dans la conception psychanalytique, recevoir la définition d'une quantité psychique ontologiquement liée aux sources somatiques de la pulsion.

Pour Freud encore, l'essentiel de la vie psychique ne réside pas dans la conscience mais dans l'inconscient. C'est à partir de ce lieu et de ce dynamisme que les événements psychiques sont engagés dans un processus de transformation qui suit une trajectoire vectorisée jusqu'à la conscience. L'affect, héritier, dans le champ du psychique, de la pulsion, dans son enracinement somatique, représente pour Freud l'évènement le plus important dans la vie psychique. Sa métapsychologie l'établit à la fois comme un élément singulier de la vie psychique suivant son destin propre et en même temps comme un élément en perpétuelle quête de la représentation avec qui il est amené à former un couple primordial dans la vie psychique. C'est cette métapsychologie de l'affect, engagée dans un processus intrapsychique qui le conduit de son statut d'inconscience à sa reconnaissance consciente que je qualifie de travail de psychisation du corps.

Dans sa conférence de 1917 sur « l'angoisse », Freud donne une description à la fois phénoménologique et dynamique de l'état affectif. « Qu'est-ce qu'un état affectif au point de vue dynamique ? Quelque chose de très compliqué. Un état affectif comprend d'abord certaines innervations ou décharges, et ensuite certaines sensations. Celles-ci sont de deux sortes : perceptions des actions motrices accomplies et sensations directes de plaisir et de déplaisir qui impriment à l'état affectif ce qu'on appelle le ton fondamental ». Par cette définition, on comprend immédiatement le lien

qui unit les deux dimensions de l'affect, celle motrice et celle de sensation : ce lien repose sur la notion de quantité. Or, c'est précisément cette quantité qui impose au psychisme un travail d'élaboration (psychisation) en vue d'établir ou de rétablir un niveau de tension d'excitation qui répond aux impératifs du principe de plaisir. C'est pourquoi toute augmentation de cette tension d'excitation sera éprouvée comme déplaisir tandis qu'à l'inverse, toute baisse de cette même tension sera éprouvée comme plaisir. Freud a beaucoup réfléchi sur le passage métapsychologique entre l'affect inconscient et l'affect éprouvé et reconnu comme conscient. C'est de ce passage processuel que dépend la qualité du travail de psychisation du corps. Car cette transformation d'un affect inconscient à un affect conscient dépend de la place qu'occupent les représentations dans leurs liens aux affects. Dans son essai sur « l'inconscient » en 1915, Freud distingue nettement la représentation, qu'il définit comme un investissement de traces mnésiques de l'affect, qu'il définit comme un processus de décharge. Or, l'affect a besoin de la représentation pour advenir à la conscience. C'est, en quelque sorte, son alliage à un complexe de représentations qui lui fait accéder au statut de conscience et de reconnaissance. Il est ici souligné la nécessaire liaison entre les deux éléments du couple primordial de la vie psychique, affect et représentation, afin que se déroule dans des conditions optimales, le travail d'élaboration psychique.

Mais ce travail peut rencontrer des conditions beaucoup moins avantageuses. Et Freud énonce, dans son essai sur le « moi et le ça », en 1923, que les formations d'affects, dans le ça, peuvent accéder directement à la conscience, sans être associées à des représentations. Cette apparente contradiction théorique avec ce qui précède trouve sa résolution si l'on veut bien considérer que dans cette dernière occurrence d'un passage direct des affects, du ça vers la conscience, on a à faire, cliniquement, à des figures de décharge d'affects, brutes et désorganisées. Ici, c'est la déliaison qui prévaut, entre les éléments d'affects et les éléments de représentations du couple primordial.

En somme, à partir de la métapsychologie freudienne, le destin du travail de psychisation du corps dépend de l'équilibre entre les mécanismes de liaison et les mécanismes de déliaison dans l'alliage de l'affect et de la représentation. Dans la vie psychique comme dans le travail psychanalytique, Freud a toujours accordé à l'affect (la pulsion) une valeur première. Sans doute est-ce là un gage de sa filiation, là aussi première, avec le corps. « Nous restons toujours à la surface tant que nous nous occupons de souvenirs et de représentations. La seule chose qui compte dans la vie psychique, ce sont plutôt les sentiments ; toutes les forces psychiques n'ont de signification que par leur aptitude à éveiller des sentiments » (La Gradiva, Freud, 1907).

André Green a précisé la métapsychologie du système représentationnel en prolongeant rigoureusement les lignes de pensée de Freud. L'apport novateur de ses descriptions et formulations réside dans le dévoilement des enjeux profonds du couple affect-représentation. Car pour Green, ce couple est une véritable cellule qu se constitue à l'orée de la vie psychique. Si Freud a accordé à l'affect une valeur première dans la vie psychique, avec Green, la métapsychologie opère un certain décentrement qui la fait reposer sur le dynamisme du couple pulsion-objet. Mais la conception même de cette cellule, au fondement du système représentationnel, rend désormais impossible d'en séparer les éléments qui la constituent, à savoir les formes primitives de l'affect et de la représentation. Et, pour montrer la complexité de ces temps primordiaux où se construit les formes premières de la représentation inconsciente, il n'est qu'à rappeler les deux pôles de la définition de la pulsion.

D'une part, la pulsion représente quelque chose : elle est un représentant. D'autre part, la pulsion est représentée par quelque chose : elle a des représentants. De quoi est-elle un représentant ? Du corps,

des excitations issues du corps. Et par quoi est-elle représentée ? Par le représentant-représentation et par l'affect ou représentant-affect. Ainsi, la pulsion est un représentant situé à la limite du somatique et du psychique : c'est ce que Freud appelle le représentant-psychique. Elle a, par ailleurs, des représentants à l'intérieur des territoires psychiques : ce sont les représentations et les affects. Or, la formation de cette cellule primordiale pulsion-objet ou affect-représentation découle de deux sources différentes, le corps et le monde extérieur, et c'est là que réside l'enjeu profond de cette conceptualisation greenienne : « en somme, il existe pour la représentation inconsciente un double système de représentation. Issue du monde extérieur, c'est la représentation de chose et d'objet susceptible d'apporter la satisfaction. Et venant du corps, c'est le représentant-psychique de la pulsion qui exige la satisfaction ... Ainsi, la chose ou l'objet représenté est celui qui a satisfait la pulsion, qui elle-même se fait représenter par son représentant-psychique ».

Nous pouvons maintenant décrire schématiquement le processus de la formation des différents éléments du système représentationnel dans la vie psychique, à partir de la cellule primordiale que Green définit comme « une représentation inconsciente constituée par un mixte, une association, un amalgame formé par l'investissement par le représentant-psychique, c'est-à-dire venu du corps et par la représentation d'objet, c'est-à-dire venue du monde. A partir de cette cellule, le processus de transformation se décline en une série de différenciations qui aboutissent aux formes achevées des représentations et des affects à travers les différents territoires psychiques. De la cellule primordiale naissent dans l'inconscient le représentant-représentation et le quantum d'affects. A partir de là, les trajectoires de la représentation et de l'affect suivent deux destins séparés. Le représentant-représentation de chose, dans l'inconscient, se voit associer, dans le préconscient aux représentations de mots et c'est sous cette forme qu'il peut avoir accès à la conscience. De son côté, le quantum d'affects accède à la conscience en sa qualité d'affect soit directement et brutalement, soit associé aux représentations, selon la qualité et la richesse des liaisons psychiques comme nous l'avons souligné précédemment.

Au point où nous sommes arrivés, nous voyons qu'avec Freud, si le travail de psychisation du corps repose sur l'équilibre des mécanismes de liaison et de déliaison à l'intérieur de l'alliage affect-représentation, avec Green, ce travail de psychisation du corps repose plus fondamentalement et plus précocement sur la formation de la cellule primitive pulsion-objet, c'est-à-dire sur l'union du corps et du monde des objets. Tant il est vrai que pour Green, c'est l'objet qui révèle la pulsion et que sans cette liaison primitive, le monde du corps se trouve séparé du monde des objets.

Nous voilà reportés conceptuellement un peu plus loin dans l'histoire et dans la complexité des passages du somatique au psychique. Freud a partout, nous pourrions dire tragiquement, souligné la limite de notre capacité de concevoir à cet endroit où, d'une forme somatique émerge une forme psychique. Dans « le moi et le ça », Freud écrit : « j'ai déjà fait ailleurs l'hypothèse que la véritable différence entre une représentation inconsciente et une représentation préconsciente (une pensée) consiste en ceci que la première s'accomplit sur un quelconque matériel qui reste non connu, tandis que, dans la dernière (la représentation préconsciente), vient s'ajouter la connection avec des représentations de mots ». Le matériel non connu de nous est précisément ce quelque chose qui est encore du somatique et en même temps, est déjà du psychique. Dans « l'abrégé de psychanalyse », en 1938, Freud revient sur cette question d'une manière concise et essentielle : « nous donnons à la plus ancienne de ces provinces ou instances psychiques le nom de ça ; son contenu comprend tout ce que l'être apprend en naissant, tout ce qui a été constitutionnellement déterminé, donc avant tout les

pulsions émanées de l'organisation somatique et qui trouvent dans le ça, sous des formes qui nous restent inconnues, un premier mode d'expression psychique ». Là encore, Freud reconnaît que les premières formes psychiques, nées du somatique, sont et restent inconnaissables. Et Green reprendra à son compte ce constat de la pensée sur les origines du passage du corporel au psychique en en faisant un point de départ pour de nouvelles recherches. « Psychique pulsionnel, forme inconnue de nous, représentation de choses dépendant d'un matériel non reconnu de nous : le fond psychique où s'inscrivent les représentations du monde est inconnu mais il est en tout cas noué au corps ».

A partir de Marty et de Fain

Marty et Fain ont contribué d'une manière majeure à l'élaboration des questions que nous traitons au sujet du travail de psychisation du corps. Si Freud et Green ont abordé ces questions dans un cadre de stricte métapsychologie en décrivant le processus psychique à partir des pulsions et des perceptions et dans un repérage que nous pourrions qualifier de transversal ou réticulaire, Marty a élargi le point de vue strict du fonctionnement mental à ses assises somatiques historiques et dans un repérage évolutionniste.

Et voilà que la question des formes primitives de la représentation inconsciente dont Freud a reconnu qu'elle conservait à jamais quelque chose de non connu de nous, est éclairée de cet autre point de vue que privilégient, dans leurs conceptions psychosomatiques, Marty et Fain. Car pour Marty, le fonctionnement mental n'est pas simplement le point d'arrêt d'une longue évolution somato-psychique, il est le lieu de rassemblement de toute l'histoire et la préhistoire de l'individu et en est leur héritier. Si je voulais faire une analogie avec le domaine de la morale, je dirai que le fonctionnement mental, dans la perspective évolutionniste qui est celle de Pierre Marty, est responsable de son corps et de sa longue histoire évolutive. C'est dire que les formes psychiques de la pulsion contiennent le corps du sujet en même temps qu'elles le représentent. Mais il faut pour cela, comme nous l'avons vu précédemment, que l'union de la pulsion et de l'objet ne soit pas précocement entravée par des mécanismes de rupture ou de refus, en somme de négativation.

Dans « la nuit, le jour », Michel Fain conçoit la trace mnésique primitive, c'est-à-dire le matériel primitif d'origine perceptif dont l'investissement, par le désir du sujet, va devenir la représentation inconsciente, comme un mixte, c'est-à-dire comme la condensation de matériaux issus de sources différentes. Ces matériaux qui forment le mixte de la trace mnésique primitive sont bien entendu de nature perceptive et sont issus, pour Fain, de sensations corporelles et de mots indicibles prononcés par la mère. Ces matériaux qui composent la trace mnésique primitive sont donc directement en relation avec la mère, objet primaire. Ainsi donc, la cellule primordiale est issue de cette trace mnésique primitive et de son investissement par le représentant-psychique de la pulsion ; elle rassemble, simultanément, en une expérience primordiale tout autant que subjectale le corps de l'enfant et le corps de la mère.

Nous sommes passés des relations entre le corps et le psychisme d'un sujet aux relations entre son être psychosomatique et celui d'un objet possédant lui aussi un corps et un psychisme. Et ainsi de suite va la chaîne des objets. Sans nous en rendre compte, nous avons introduit dans notre conception du travail de psychisation du corps, la dimension fondatrice de la tiercéité. Et toutes les formations psychiques sont contraintes d'intégrer dans leur accomplissement la complexité et la diversité des rapports entre le soi et les objets. C'est là la conséquence de la définition économique de la pulsion par quoi, elle est, en nécessité, la mesure du travail qui est imposé au psychisme en raison de ses attaches

somatiques, c'est-à-dire de l'ensemble de ses expériences corporelles, de surface comme de profondeur.

Ce point de vue est illustré dans un texte co-écrit par Fain et Marty en 1964, « Perspective psychosomatique sur la fonction des fantasmes ». Là, les auteurs soulignent les fondements somatiques des représentations et des fantasmes. « En parlant de la qualité primitive, Spitz a décrit une gestalt condensant des impressions buccales, des sensations manuelles et la vue du visage de la mère, gestalt qui peut être considérée comme une des premières ébauches de représentation. Nous ajouterons à cette ébauche des sensations gastro-intestinales, voire le vécu d'un certain état humoral. L'excitation plus particulièrement érogène de la zone buccale ne doit, au début, qu'être très peu différenciée de cet ensemble. Il semble donc, au départ, que la représentation qui se formera ultérieurement, pendant le délai d'attente de satisfaction, soit difficilement séparable de sensations sensorio-motrices, de réactions viscérales et d'un certain état humoral, présent au moment de la constitution de cette représentation ». Pour Fain et Marty, le fantasme ne pourra accomplir sa fonction, celle de protection du sujet contre la désorganisation somatique, que s'il est en charge de tout l'héritage corporel et somatique dont il est à la fois le dépositaire et le passeur.

Je vais conclure en situant l'acteur majeur de ce travail de psychisation du corps. Je veux parler du préconscient. Le préconscient est quelque chose de très important dans la vie psychique car il est le gardien d'un certain équilibre, en permanence menacé de rupture, entre des pressions antagonistes. Les unes sont issues du ça et de l'inconscient et poussent vers la sexualisation de tous les processus de pensées et d'actions, balayant sur leur passage tous les contre-investissements défensifs édifiés par le moi. Les autres sont issues du moi et poussent à la déssexualisation des mêmes processus de pensées et des comportements ; ce courant de déssexualisation s'accompagne toujours d'un sentiment de culpabilité inconscient. La liaison, au sein du préconscient précisément, des représentations de mots avec les représentations inconscientes de choses constitue la clé de la fonction de régulation du préconscient. Cette liaison, comme nous l'avons vu, survient dans un temps secondaire dans le processus lent et complexe de transformation et de différenciation des représentations et des affects à partir de la cellule primitive de l'inconscient. C'est cette liaison qui ramasse dans la forme accomplie de la représentation consciente toute l'épaisseur de l'expérience du corps et lui permet d'accéder à sa reconnaissance subjective. Là encore, il est question de mesure, de quantité et d'équilibre. Trop peu de liaison entrave la reconnaissance et la qualification des expériences corporelles tandis que trop de liaison écrase la vie qui court sous les représentations. Nous comprenons, avec Pierre Marty, que le préconscient peut être qualifié de plaque tournante de l'économie psychosomatique.